HAL
open science

Au cœur de nos préoccupations : l'écriture du texte ethnologique

Marie-Pierre Bousquet, Adeline Herrou, Sophie Houdart

To cite this version:

Marie-Pierre Bousquet, Adeline Herrou, Sophie Houdart. Au cœur de nos préoccupations : l'écriture du texte ethnologique. Ateliers d'anthropologie, 2000, Matière à écrire, matières à penser (19), pp.7-27. hal-01660027

HAL Id: hal-01660027

https://hal.science/hal-01660027

Submitted on 12 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MARIE-PIERRE BOUSQUET, ADELINE HERROU
ET SOPHIE HOUDART

Au cœur de nos préoccupations : l'écriture du texte ethnologique

« Les sujets de l'ethnographie, il ne faudrait jamais l'oublier, sont toujours plus intéressants que leurs auteurs. »
Robert J. SMITH[1]

Le métier d'ethnologue est-il définitivement un travail solitaire ? La question peut se décliner en une autre interrogation : fondée sur une collecte des données effectuée par un seul individu, l'écriture du texte ethnologique peut-elle être discutée et travaillée en groupe ? La coutume veut que l'enquête ethnographique se réalise seul[2]. Comment gérer le passage de ce premier temps du travail ethnologique — celui du terrain — qui engage le chercheur corps et âme dans une longue expédition à la rencontre de l'ailleurs, au second temps — celui, bien différent, de l'élaboration scientifique — qui le ramène parmi les siens et l'invite à un retour sur lui-même ? Dans un cas, le chercheur s'attache à saisir, sans faire de tri, les multiples facettes de l'altérité; dans l'autre, il sélectionne, dans sa masse d'informations, ce qui va finalement lui servir à dépeindre ce groupe et lui conférer ainsi une autre cohérence. Comment convertir du vécu en mots ?

En raison de la précision de la recherche et du côté obligatoirement novateur de l'objet d'étude, chacun devient rapidement *le* spécialiste de son sujet de recherche. Est-ce à dire que l'ethnologue ne peut que s'isoler pour écrire ? De retour au milieu des siens, comment le chercheur peut-il s'aider de ceux qui, comme lui, ont été formés au métier d'ethnologue mais qui n'ont pas, comme lui, côtoyé les Drung isolés par les neiges dans leur village du Yunnan pendant tout l'hiver[3], pour s'attaquer à la

1. Hearing voices, joining the chorus : appropriating someone else's fieldnotes, *in* R. Sanjek (éd.), *Fieldnotes : The Makings of Anthropology* (Ithaca, Cornell University Press, 1990), p. 369.

2. Il y a bien sûr quelques dérogations à cette pratique généralisée parmi lesquelles on peut citer l'ethnographie de Minot, dans le Châtillonnais, réalisée collectivement par Yvonne Verdier, Tina Jolas, Marie-Claude Pingaud et Françoise Zonabend, dans le cadre de la Recherche coopérative sur programme conduite par le Centre national de la recherche scientifique.

3. Stéphane Gros.

narration de son expérience et mettre en place une réflexion anthropologique ?

Au sein du groupe des doctorants, rattachés au Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative de l'université de Paris X-Nanterre, les sujets d'étude sont aussi divers que les régions du monde qui font l'objet de nos recherches. Malgré l'apparente hétérogénéité des univers dans lesquels nous évoluons — et en fonction desquels nous participons à des équipes de recherche[4] —, il est une préoccupation que nous avons en commun et dont nous avons souhaité débattre, celle de l'écriture du texte ethnologique.

Chacun de son côté s'attache à recueillir des informations aussi précises que possible sur le groupe humain, relativement localisé, sur lequel il a jeté son dévolu, à en tirer certaines conclusions sur la société à laquelle ce groupe se rattache et à émettre quelques hypothèses sur le fonctionnement de l'homme en société d'une manière plus générale et comparatiste. Il faut, par exemple, s'immerger complètement dans l'ethnographie du petit village du Bengale pour aller vers une ethnologie du peuple indien et pouvoir alors s'essayer à quelques réflexions anthropologiques sur les notions de caste ou de tribu[5]. Autrement dit, chacun de nous se consacre à l'étude d'une expérience singulière et travaille à l'acquisition d'un savoir très spécialisé pour être à même de comprendre un phénomène au départ géographiquement et historiquement bien circonscrit. Il devient alors l'unique chercheur à avoir consacré trois années à étudier le pèlerinage à Notre-Dame-de-Santa-Cruz importé d'Oran à Nîmes qui a lieu un jour par an, le jeudi de l'Ascension[6].

L'ethnologue, qui cherche à comprendre comment un laboratoire scientifique de la mégalopole de Tokyo se représente et procède à l'étude des comportements des mouches homosexuelles[7], évolue dans un milieu évidemment bien différent de celui dans lequel s'est vu confiner celui qui étudie l'articulation de la dualité entre la religion et le monde pour une communauté de religieux tantristes tibétains habitant un hameau des montagnes du nord du Népal[8]. Et chaque « terrain » de recherche est assorti d'un certain nombre de difficultés qui lui sont propres et engendre des contraintes méthodologiques particulières. Dans une société à écriture qui, comme la Chine, a beaucoup écrit sur sa propre histoire, s'intéresser au mode de vie et de penser des moines taoïstes du village de Hanzhong

4. Dans ces séminaires (« Carrefour asiatique », « Monde arabo-musulman », « Séminaire Afrique », etc.), on discute essentiellement du « fond » des recherches.

5. Alexandre Soucaille.

6. Michèle Baussant.

7. Sophie Houdart.

8. Nicolas Sihlé.

(province du Shaanxi) requiert de se repérer dans le labyrinthe des écrits consultés par la population étudiée, ce qui nécessite souvent l'exégèse des officiants concernés, eux-mêmes vivant entre eux et liés par le sceau du secret[9]. Étudier les représentations identitaires des Algonquins du Québec, en mutation depuis leur sédentarisation, pose à l'inverse le problème de l'absence de sources écrites qui renforce la prise en compte des discours locaux, eux-mêmes compréhensibles au regard des luttes d'influence entre les autorités canadiennes et le lobby amérindien[10]. Dans un autre registre, être une femme quand on fait de l'ethnographie au Yémen impose des règles parfois très contraignantes dans les relations avec les informateurs masculins mais offre en revanche le privilège d'accéder à la fois au monde public presque exclusivement masculin, et à celui de l'intimité domestique, le domaine féminin[11].

Ces disparités qui sont au fondement même de nos sujets de recherche, auraient tendance à nous enfermer dans des mondes qui communiquent peu. Et pourtant, elles semblent nous rapprocher dans une appréhension commune des modalités de la « science » que nous pratiquons. En particulier, elles nous réunissent autour de ce qui, en ethnologie, est à la fois le véhicule de nos données d'enquête, le moyen de notre réflexion et l'objet auquel on aboutit : l'*écriture*. Celle-ci rapporte des observations qu'elle donne à lire à demi-mots ou qu'elle souligne ; elle transmet la méthodologie qui a sous-tendu le recueil des informations ; elle émet des analyses par des propositions au mode conditionnel ou des assertions, elle dit ou ne dit pas, elle met en exergue des hypothèses, elle articule un argumentaire de manière probante ou bancale, elle avance des conclusions, elle s'étale sur des pages et des pages qui, une fois reliées, formeront l'unique matérialité des années consacrées à une recherche... l'écriture *est* toute notre recherche.

Entre doctorants, nous avons alors mis en place un atelier destiné à nous aider de manière pratique dans l'écriture de la thèse. Dans cette perspective, chaque séance visait à débattre d'un problème concret rencontré par l'un d'entre nous au cours de sa recherche. L'efficacité de la réunion a résidé dans le fait que nous sommes, chaque fois, partis d'un écrit en cours d'élaboration (chapitre de thèse, plan, article, texte rédigé sur un problème méthodologique rencontré, etc.), qui avait été distribué au préalable, et que nous avons discuté tant sur la

9. Adeline Herrou.
10. Marie-Pierre Bousquet.
11. Sylvaine Camelin.

forme que sur le fond. Cette condition en suppose une autre : avoir le courage d'exposer à la critique d'une assemblée de lecteurs un texte, dans une version inachevée, et accepter d'en répondre d'une manière claire, précise et informelle en vue d'aboutir à la forme définitive de ladite production écrite.

Ces conditions n'ont pas été adoptées dans l'optique de défendre ou plaider un « déontologiquement correct », ni de prétendre à quoi que ce soit de novateur. Il s'agissait d'avantage, au commencement, de profiter au mieux de nos expériences mutuelles, de se rassurer chacun quant aux difficultés rencontrées, et de s'affranchir des « recettes de cuisines » spontanément mises en place pour persévérer dans l'éprouvant travail de recherche. Notre intention première était simplement de problématiser et de mettre à profit ce que l'on se confie habituellement à trois ou quatre au cours de conversations de bistrots dans le meilleur des cas, ce devant quoi on rechigne chacun-tout-seul-chez-soi dans le pire des cas. En d'autres termes, cet atelier a été conçu non pas à des fins de théorisation mais bien à partir de problèmes que nos expériences nous ont fait rencontrer et qu'il s'agissait concrètement de résoudre. Confronter nos difficultés à rédiger un plan, une problématique ou un texte devait nous aider à améliorer notre pratique de l'ethnologie.

Après une année de fonctionnement, nous sommes tous d'accord pour affirmer que cet atelier nous a été d'une grande utilité. Ce sont le plus souvent des problèmes flous et difficiles à formuler qui nous ont conduits à rédiger des écrits à l'intention de l'atelier afin de revoir à plusieurs les parties délicates de nos travaux. En s'interrogeant sur le « comment écrire » et sur le « quoi écrire », nous avons tenté de mettre des mots sur nos problèmes d'écriture. Affronter collectivement ces derniers nous a souvent permis d'intégrer des problèmes *a priori* anodins — mais qui nous bloquaient tout de même ! — à nos sujets d'étude. Il n'était pas seulement question d'écouter mais aussi de se provoquer mutuellement dans nos retranchements, de tester le raisonnement de l'un au regard des matériaux de l'autre.

Cet atelier d'écriture a donné lieu à des réflexions qui nous apparaissent d'un intérêt dépassant l'exercice de la thèse et dont nous proposons de rendre compte. De fait, le parcours professionnel de l'ethnologue semble, de nos jours, se façonner en grande partie au gré de ses productions écrites [12]. La pensée du chercheur est prise en compte sur la base de son œuvre rédigée.

12. Thierry Wendling a soutenu, en 1997, sa thèse de doctorat portant sur les joueurs d'échec en France. Dans l'intervention qu'il a accepté de faire au sein de notre séminaire — une rétrospective des questionnements relatifs aux différentes productions écrites dans la « carrière » du chercheur —, il nous a notamment rappelé le rôle essentiel que joueront les publications dans l'insertion professionnelle du jeune chercheur.

C'est ainsi qu'elle se diffuse au sein de la profession puis auprès des différents publics, qu'elle voyage entre les différents continents et qu'elle se propage dans le temps. Les remarques de chercheurs confirmés, consécutives à notre atelier, suggèrent un constat à la fois rassurant (déculpabilisant ?) et déroutant (décourageant ?) : l'écriture du texte ethnologique suscite des questionnements perpétuels et est le travail de toute une vie. En d'autres termes, les années de doctorat sont celles de la première véritable confrontation au travail d'écriture, celui de la thèse, et à ses corollaires : articles, actes de colloques, cours... mais l'apprentissage de l'écriture n'en est pas pour autant terminé une fois la thèse achevée.

Le chercheur se construit au fil d'une trajectoire au cours de laquelle il apprend simultanément la pratique de l'enquête et le maniement du stylo (ou de l'ordinateur). Le terrain fournit la matière à l'écriture de même que l'écriture, par un effet de miroirs, dessine les contours du terrain. L'ethnologue revient éprouvé de la longue et dure phase de recherche qui l'a déjà bien souvent conduit à se surpasser. Il n'est pourtant pas au bout de ses peines. Il se voit de nouveau mis à l'épreuve et, cette fois, par sa propre écriture, qui ne lui pardonne rien et, pis encore, lui signifie précisément ses confusions et ses incertitudes, lui révèle qu'il est au cœur de la difficulté.

De l'instant où l'on débarque avec ses valises à Tunis jusqu'à celui où l'on achève la rédaction du « premier jet » sur la sainte patronne de la ville et la hiérarchie confrérique musulmane[13], il aura fallu se débrouiller seul, sans l'aide de quiconque de la profession. On aura tenté de pallier le manque de dialogue scientifique au moment de l'enquête par exemple en conversant avec son journal de terrain, en « faisant le point » avec lui et, par lui, avec soi-même[14].

C'est seulement une fois de retour au sein du laboratoire parisien que l'on montrera à notre confident, notre directeur de thèse, ce brouillon qu'on aura quand même bien peaufiné et qui, mine de rien, nous aura demandé de surmonter tant d'épreuves. Il aura fallu partir d'une observation « multidimensionnelle » de gens qui nous sont totalement étrangers — que l'on a d'abord dû rencontrer, à qui l'on s'est présenté, avec qui il a fallu passer des jours et des jours, nouer des relations, établir un dialogue, ne pas se laisser enfermer dans les conflits de personnes, assimiler les règles de politesse et de bienséance, ne

13. Katia Boissevain.

14. Voir les différentes techniques rappelées par Jean-Pierre Olivier de Sardan dans son article « La politique de terrain » (*Enquête*, numéro 1, Paris, Éditions Parenthèses, 1996, pp. 71-109).

pas commettre trop d'impairs, se faire une place, établir un système d'échanges formel ou informel, honorifique ou matériel entre eux et soi, faire en fonction de l'argent dont on dispose, s'habituer au changement de vie, ne pas se décourager, discuter et être patient avec tous, y compris ceux que l'on n'aime pas ; s'adapter au climat de haute montagne, avoir le vertige, réussir à distinguer le sexe d'une drosophile, plumer un poulet ou assommer un castor, assister au sacrifice d'un cochon sans s'évanouir, passer une nuit au poste de police, savoir manger pimenté, gérer ses propres émotions, savoir rire quand il faut, surmonter la peur, être malade dans le bus, se sentir paparazzi, se mêler de tout, accepter d'être perçu comme une poule aux œufs d'or ; être dévisagé quand on marche dans la rue ; être séparé de son fiancé resté à Paris... Et puis comprendre globalement tout ce qui a trait à ces gens — du politique à l'économique, en passant par l'organisation sociale, les techniques médicales, les pratiques religieuses, la perception du temps, la gestion de l'espace, etc. —; délimiter le champ d'investigation; trouver une problématique; organiser ses carnets de terrain et ses divers enregistrements sonores ou visuels; tout noter pour parer aux travers inéluctables de sa mémoire; faire fonctionner le magnétophone par une température de moins quarante degrés centigrades; prendre des photos correctes; consigner suffisamment d'informations sur un événement qu'on ne verra qu'une seule fois; adopter une approche synchronique mais aussi diachronique de la population étudiée ; être toujours à l'écoute; jongler entre les conversations courantes et les entretiens non directifs; ne pas influencer les personnes interrogées dans leurs réponses ; consacrer du temps le soir à réviser la langue et le dialecte local car on n'a pas le niveau escompté; douter ; transcrire tout ce qui s'est dit ; rapporter mot à mot chaque version de chaque légende ; traduire linguistiquement puis sémiologiquement les propos recueillis ; consulter les archives locales ; récolter des matériaux écrits ; progresser ; explorer le registre de la mort qui produit un écho douloureux à l'intérieur de nous-mêmes; bien gérer son temps; laisser rebondir l'enquête; faire la part des choses; vérifier triangulairement les informations; gérer les biais; détecter les mises en scène à notre égard ; dépasser les malentendus ; assumer ses choix ; rompre avec les préjugés de notre propre sens commun ; s'imprégner de la culture locale pour être à même de décoder

les faits et gestes des acteurs sociaux; distinguer les phénomènes d'interaction au sein des groupes; mesurer le poids des institutions étatiques; mettre fin au travail de terrain; encore une fois quitter pour longtemps une terre et des gens auxquels on s'est attaché [15]; reconsidérer la problématique qui s'est déplacée après l'enquête de terrain ; indexer et ordonner les données d'enquête ; analyser les matériaux ethnographiques ; mettre à l'épreuve ses intuitions; systématiser; agencer un plan, etc., etc., et enfin commencer à rédiger.

Et si l'on mène une double enquête de terrain pour étudier une population juive originaire de Tunisie installée en partie dans le quartier de Belleville à Paris et en partie dans les kibboutz de Jérusalem ou de Tel Aviv [16], l'aventure, préalable au passage à l'écriture, devra être réalisée par deux fois.

Le travail de préécriture achevé, le plus dur est loin d'être passé! Car aligner des mots, ce n'est pas simplement enfiler les perles qu'on a ramassées... Il faut trouver le terme juste; déterminer le temps du discours à employer; ne pas se répéter; user d'un vocabulaire élaboré; être clair sans être simpliste; ne pas tomber dans les stéréotypes; être vigilant; permettre honnêtement l'identification des propos ; recontextualiser ; progresser logiquement; composer et ordonner la rédaction; ne pas céder à la paresse; manier le dictionnaire avec dextérité; être toujours dans le sujet; donner un rythme au texte; se rappeler qu'il y a des confidences qu'on a promis de ne pas divulguer; choisir un angle d'attaque; dépeindre un univers avec une certaine poésie sans chavirer dans le romanesque; ne pas être trop impressionniste ni trop empiriste; passer du local au global; glisser du « Monsieur Li dit que... » au « les Chinois pensent que... »; oser parfois dire « je » et trancher la question de la signature du texte; trouver des titres éloquents; avoir beaucoup lu; ne plus faire de fautes d'orthographe ou de syntaxe; maîtriser la ponctuation ; être cohérent dans les symboles typographiques utilisés ; préférer le Times 12 interligné 1,5 à l'Helvetica 24 double interligne; ne pas faire de contresens; ne pas masquer une lacune ou une incertitude par le flou d'un langage trop abstrait, par une allégation volontairement inintelligible ou par une intempérante intellectualité ; être soucieux de ne pas s'approprier par mégarde des idées ou des expressions originales trouvées par d'autres; façonner une description; avoir tout bien compris; vérifier les traductions pour pouvoir faire des citations

15. Cela signifie qu'il faut à nouveau changer de vie, se sentir fragilisé de ne plus manger de soupe de nouilles le matin, ne plus voir la chaîne himalayenne de ses fenêtres; se résoudre à prendre le RER alors que certain font du vélo dans les rizières, ne plus savoir pourquoi on vit comme ça, trouver les mots pour raconter ce qu'on a vécu, emménager dans un nouvel appartement après avoir récupéré ses affaires laissées à droite à gauche pendant sa longue absence, repenser en français, gérer des contacts à distance ou être rattrapé par le terrain chez soi — quand on travaille en France notamment —, se souvenir où ont été prises les photos, trouver par quoi commencer, prendre du recul, alterner entre l'impression d'être submergé par les matériaux et le sentiment d'avoir certains « trous », tout répertorier, avoir du mal à s'y remettre, etc.

16. Christine Balland.

exactes; induire ou déduire; aller à l'essentiel; ne pas s'égarer dans la rhétorique; être à même de prouver ce qu'on avance; s'appuyer chaque fois sur des faits précis ; avoir décrypté les sources écrites; user des bonnes références bibliographiques; ne pas donner des leçons de vie; éviter l'ethnocentrisme déguisé; décider de ce que l'on note en bas de page; faire attention au « mot-problème » associé à une signification ou à un auteur précis; faire preuve d'audace quand il le faut; trouver une base de comparaison... et tout simplement transmettre ce que l'on doit dire, ce que l'on peut dire, ce que l'on veut dire.

Et puis donner à lire l'épreuve... et la réécrire en partie, c'est-à-dire recommencer! Réitérer tout le processus implique alors de composer avec tout un lot de pressions supplémentaires : l'échéance qui se rapproche à une vitesse étourdissante; l'acheminement vers la forme aboutie du texte dont la rigueur rompt brutalement l'impression de légèreté et de liberté qui entoure la réalisation du brouillon (on n'a plus le droit de « s'essayer à »); la peur de décevoir son maître à penser avec lequel la relation s'intensifie et s'individualise au fil des échanges concrets sur les textes produits et envers lequel on est inévitablement endetté[17]; l'élargissement du cercle des lecteurs et les enjeux que cela représente...

L'énumération pourrait se prolonger encore et accentuer l'impression d'essoufflement qu'elle procure au lecteur et qui est aussi parfois celle que l'ethnologue ressent au cours de sa recherche. Il est souvent délicat d'évoquer et plus encore de débattre de la gestation de l'œuvre ethnologique. Il n'est pas facile de s'inclure dans son récit en intégrant véritablement à la problématique poursuivie sa propre expérience sur le terrain et le cheminement intellectuel qui a été le sien. Or recourir à la seule introduction de l'ouvrage pour décrire brièvement les techniques de recueil des données, la relation que le chercheur entretient avec son terrain de recherche et les vicissitudes du travail qui en découlent n'est généralement pas satisfaisant. Cela risque de réduire la portée de ces informations et par là même de les condamner à servir une cause qui n'est pas la leur : camoufler l'ethnologue et ses questionnements derrière le masque de l'aventurier qui exerce un métier « exotique » parce qu'il a « en vrai » vécu dans un igloo, chassé le buffle dans la steppe, mangé chez des Pygmées, navigué sur l'Amazone, rencontré un vieux sorcier dans un monastère bâti sur les hauteurs

17. Au-delà du savoir et du savoir-faire que « notre professeur » nous a transmis, des sauvetages de noyades, des héroïques réconforts à nos doutes métaphysiques ou carriéristes incongrus voire déplacés, des corrections patiemment apportées à nos travaux pourtant présentés trois jours avant l'échéance — sans même s'être préoccupé de savoir s'il avait ou non autre chose à faire ce week-end-là — encore tout chauds de leur nocturne impression et, de fait, truffés de maladresses, du temps qu'il nous a accordé pour combler nos lacunes, de l'attention porté à notre cas personnel, de l'indulgente humanité avec laquelle il a su ne pas s'arrêter à notre parfois difficile caractère, à nos erreurs, à nos lenteurs et à nos prestations ratées, de la manière de nous aider à dépasser la honte, de la façon de nous laisser de nombreuses deuxièmes chances avec, de surcroît, la gentillesse de ne pas les nommer ainsi, etc., etc., au-delà de tout cela, on lui doit, probablement avant tout, de nous avoir appris à penser par nous-mêmes.

brumeuses d'une montagne sacrée ou observé des paysans pratiquer la sorcellerie en France.

Donner à lire ou à réfléchir certaines des interrogations qui ont précédé le texte ethnologique amène — apparemment — à se détourner, durant quelques pages, de l'essentiel : la population étudiée. Cela tend également à mettre à nu les méthodes de travail que l'on cache parfois derrière certaines formulations. Mais cela ne signifie pas pour autant que le chercheur tente de se hisser sur un piédestal — en oubliant qu'il est moins intéressant que son objet —, ou qu'il ne puisse ensuite prétendre à la crédibilité et confirmer sa candidature au statut d'homme de science — en soulignant la subjectivité de sa discipline.

C'est finalement toute l'ambivalence du métier d'ethnologue qui est au fondement de la difficulté d'écrire le texte ethnologique : l'enquête de terrain imbrique vie privée et activité professionnelle, la rédaction mêle travail scientifique et œuvre littéraire, le chercheur oscille entre sensibilité et rationalité. L'écriture ethnologique laisse alors transparaître la longue négociation entre soi et le texte derrière laquelle resurgit immanquablement la relation entre *nous* et *les autres*. On peut rappeler à ce propos la jolie formulation de Clifford Geertz : « Écrire un texte qui puisse être en même temps un sentiment intime et un compte rendu distancié est presque aussi difficile que satisfaire ces deux exigences pendant le travail de terrain. »[18]

*

* *

Cette double négociation, entre soi et les autres, puis entre soi et le texte, qui est au fondement de la démarche et de la méthode ethnologique, se démultiplie encore. Il n'y a pas seulement un soi ambivalent partagé entre le vécu du terrain et le bureau à Paris, il y a aussi plusieurs « autres » : les Algonquins, les moines taoïstes ou les biologistes japonais; mais également tous ceux qui ont pour métier de rendre compte de l'altérité, comme les ethnologues; et puis il y a notre texte qui nous renvoie à tous les autres textes.

L'angoisse de la page blanche autant que le besoin de se documenter, en effet, nous ramènent constamment à ces derniers. Mais compte tenu de la diversité des approches, des

18. *Ici et Là-bas : l'anthropologue comme auteur* (Paris, Éditions Métaillé, 1996), p. 18.

terrains, des problématiques, peut-on apprendre comment écrire un texte ethnologique en lisant les œuvres des autres ? Alors que nous sommes engagés dans le processus d'écriture d'une thèse, en quête si ce n'est de règles méthodologiques au moins de repères ou de façons de faire, comment la lecture des « autres » peut-elle nous aider à démêler la masse de nœuds devant laquelle nous sommes ?

Parce que la thèse de doctorat se doit de répondre à un certain nombre d'exigences et que la découverte de ces exigences même semble faire partie intégrante de ce travail de thèse, nous avons cherché à en identifier et à en discuter quelques-unes dans les écrits de nos prédécesseurs. Comment les chercheurs qui, comme nous, ont suivi une formation au Laboratoire d'ethnologie de Nanterre ont-ils résolu leurs problèmes de rédaction ? Comment ont-ils formellement présenté leurs recherches ? Ces formalisations peuvent-elles servir de modèles ?

Répondre à ces questions nécessiterait une véritable étude comparative de thèses. Nous n'avions malheureusement pas le temps requis pour un tel travail. De là, nous est venue l'idée de jeter un œil sur la structure de plusieurs introductions de thèses. Cet exercice se révélait être un biais pertinent pour aborder les thèses, car cette partie de l'« œuvre », la première offerte aux yeux du lecteur, donne généralement le pouls du restant de l'ouvrage. On dit souvent que c'est la partie que l'on rédige en dernier, parfois après une première ébauche, comme si ce n'était pas le moyen d'aborder le texte, mais plutôt un retour en boucle, après avoir développé tous les arguments de la thèse. Derrière une multiplicité d'approches, l'introduction aurait cependant un plus petit dénominateur commun : présenter les termes de la recherche et en justifier tant le choix que les moyens de leur réalisation. Elle ne commence pas l'argumentation et est moins importante que le corps du texte, mais en ce qu'elle ouvre et accrédite ce texte, elle est capitale.

Une sélection totalement informelle fut donc opérée parmi les thèses soutenues au département entre 1990 et 1998. C'est volontairement que nous avons limité notre champ d'investigation, en raison du présupposé, peut-être infondé, que la façon de mener une étude ethnologique a changé au cours de la dernière décennie. Ainsi, la monographie de type classique a disparu au profit d'une monographie plus problématisée. Dans le choix des thèses, il n'a été tenu compte ni du sujet, ni du

directeur de thèse, ni du fait que celle-ci ait pu ou non faire l'objet d'une publication postérieure (pour laquelle les auteurs doivent souvent réduire le nombre de pages et en viennent ainsi à supprimer des données qui figuraient dans le texte initial). Seuls le hasard et la disposition des volumes dans le placard de la bibliothèque d'ethnologie sont à l'origine de ce choix. Ce rapide survol a donc pour ambition non de constituer une véritable étude, mais de susciter quelques réflexions, en rapport avec les questions que nous nous sommes posées dans le cadre de l'atelier d'écriture.

Tout d'abord, force est de constater la grande diversité de ces introductions de thèse. Avant même de prêter attention au contenu de la recherche, c'est la forme donnée à l'écriture qui donne corps au travail. Ce dernier doit-il respecter certaines proportions ? Quelle part doit-on donner à l'introduction ? Certaines peuvent être longues, jusqu'à atteindre la valeur d'un chapitre (environ soixante-dix pages pour Stefania Capone, 1997 [19]), et d'autres très courtes au contraire (neuf pages pour Éric Jolly, 1995 [20]). Il en est de même pour le reste de la thèse qui peut aller de 450 à 1 200 pages. Le nombre de pages n'est évidemment en rien un indicateur de qualité. Toutefois, en terme d'introduction, il révèle un type d'entrée en matière. L'introduction doit retenir l'attention du lecteur pour ensuite le convaincre de lire le reste. Pour ce faire, elle peut éveiller son intérêt, l'accrocher par une brève annonce du contenu de l'œuvre, ou l'immerger immédiatement dans le corps du sujet.

En outre, il ne semble pas y avoir de contraintes académiques quant à la manière d'agencer l'introduction. Certains ont choisi de souligner la progression de leur texte en accentuant la séparation de leurs paragraphes par des titres et des sous-titres, comme Sara Le Menestrel [21] (1997) ou Philippe Erikson [22] (1990). Cette structure peut être le moyen d'exposer une logique d'écriture, une manière de découper son propos pour gagner en clarté, pour faciliter la compréhension du cheminement de l'analyse. D'autres ont préféré plonger directement le lecteur dans une « ambiance », celle des premiers contacts avec les informateurs, l'évolution des relations avec eux, l'initiation à la différence de l'autre, l'apprentissage de la langue (Isabelle Daillant, 1994 [23]). Ce faisant, l'écriture adoptée a une apparence plus fluide, proche parfois du récit de voyage, dans laquelle se fond la rigueur du raisonnement intellectuel.

19. Stefania CAPONE, *Èsù mà se mío, le pouvoir de la tradition dans le candomblé brésilien*, thèse de doctorat, Université de Paris X-Nanterre, département d'ethnologie, 1997.

20. Éric JOLLY, *La bière de mil dans la société dogon*, thèse de doctorat, Université de Paris X-Nanterre, département d'ethnologie, 1995.

21. Sara LE MENESTREL, *Constructions identitaires et contexte touristique : l'exemple des Cadiens du sud-est de la Louisiane (États-Unis)*, thèse de doctorat, Université de Paris X-Nanterre, département d'ethnologie, 1997.

22. Philippe ERIKSON, *Les Matis d'Amazonie, parure du corps, identité ethnique et organisation sociale*, thèse de doctorat, Université de Paris X-Nanterre, département d'ethnologie, 1990.

23. Isabelle DAILLANT, *Sens dessus dessous, organisation sociale et spatiale des Chimane d'Amazonie bolivienne*, thèse de doctorat, Université de Paris X-Nanterre, département d'ethnologie, 1994.

Les introductions laissent transparaître la douleur ou le plaisir manifestes qu'ont eu les auteurs à écrire certains passages, à travers des lourdeurs stylistiques ou des envolées littéraires, des tableaux académiques ou des descriptions romanesques de paysages, des anecdotes piquantes teintées d'amertume ou des pointes d'humour. Par-delà l'expression d'émotions, les disparités d'écritures au sein d'une même thèse sont-elles à prendre comme les signes d'un raisonnement soit confus soit limpide ? Peut-on y voir un procédé de séduction du lecteur, recours utilisé pour convaincre du bien-fondé des hypothèses avancées ? Ou bien relèvent-elles d'une spécificité de l'écriture en sciences humaines où le vécu du chercheur sur son terrain occupe une place non négligeable dans les processus d'enquête et d'analyse ?

L'introduction exprime des intentions scientifiques qui vont au-delà de la sensibilité de l'ethnographe. Elle engage ce que le chercheur décide de transmettre. Tout le monde n'inclut pas les mêmes données dans cette partie. Certains adoptent une démarche synthétique et vont droit à l'essentiel : problématique, choix du terrain, énoncé du plan, intégrant au corps du texte des données de présentation générale du cadre de l'étude (Fabienne Wateau, 1996 [24]). D'autres situent leur recherche au sein d'une description qui se veut la plus exhaustive possible. François Ouhoud-Renoux [25] (1998), par exemple, après avoir exposé sa méthodologie, résume des données sur le milieu social et le milieu naturel, les alliés et les consanguins, le mariage et la résidence, les règles de don et de contre-don, l'économie, la politique, le relief, la végétation, les cours d'eau, le climat, etc. Ces données ont-elles toujours leur place dans l'introduction ou doivent-elles s'insérer dans l'argumentation ? Doivent-elles servir d'avant-propos visant à « planter le décor » ou être systématiquement mises en relation directe avec la problématique ?

Tous les auteurs fournissent des indications, partielles ou très développées, sur les conditions d'enquête et présentent leur terrain. Ils peuvent ainsi indiquer leurs techniques d'enquête, la méthodologie adoptée, le détail des moyens de l'ethnographie (photographies, films, notes), et comment ils ont dépassé les contraintes inhérentes à ces outils. Certains ont exposé avec un luxe de détails leurs missions (en justifiant le temps passé sur place : des conditions financières particulières, les tensions politiques du pays, etc.), leurs relations avec les informateurs, le statut qu'on leur donnait et qui pourrait avoir influencé le

24. Fabienne WATEAU, *Antagonismes et irrigation, organisation sociale d'une communauté paysanne du nord-ouest du Portugal*, thèse de doctorat, Université de Paris X-Nanterre, département d'ethnologie, 1996.

25. François OUHOUD-RENOUX, *De l'outil à la prédation, technologie culturelle et ethno-écologie chez les Wayãpi du haut Oyapock*, thèse de doctorat, Université de Paris X-Nanterre, département d'ethnologie, 1998.

recueil des données, comme Isabelle Riaboff [26] (1997). D'autres ont simplement évoqué les années où ils ont séjourné sur le terrain, parlant peu de la place qu'ils ont occupée auprès de ceux qui les ont accueillis, comme Jacques Evrard [27] (1997). L'implication du chercheur dans son travail d'enquête est révélée selon qu'il utilise « je », qui met directement au jour l'investissement personnel de l'ethnologue au sein de la société qu'il étudie, ou « nous », qui efface l'expérience affective du chercheur en tant qu'individu et lui permet d'opérer une distanciation entre lui-même et son texte. Ce parti pris d'écriture révèle une des tensions majeures auxquelles l'ethnologue se trouve confronté : trouver un équilibre entre le travail scientifique et l'expérience humaine, entre le besoin de se raconter et la nécessité de laisser parler les faits. L'introduction est parfois l'unique lieu où le chercheur se permet d'exprimer sa part d'affectivité (ses joies, ses doutes, ses appréhensions), comme si elle ne devait pas figurer dans le discours scientifique.

Les relations entre enquêteur et sujets d'enquête sont très diversement abordées par les chercheurs. Certains insistent sur les excellentes relations qu'ils ont eues avec les membres du groupe étudié (ou déplorables, cela arrive) ; ils en font alors une partie intégrante de leur recherche par le biais de l'introduction. D'autres évoquent de façon superficielle leurs rapports personnels avec les informateurs, leurs préjugés ou leurs stéréotypes initiaux. En montrant qu'ils les ont dépassés grâce à la pratique de terrain et à la démarche scientifique entreprise, ils suggèrent implicitement au lecteur de s'en défaire également. On sait à quel point le profil de l'ethnologue joue dans le recueil des données et le choix du sujet : son sexe, son âge, son origine culturelle, son histoire personnelle participent à la construction du terrain. Chaque chercheur est généralement conscient de l'importance de ces facteurs, mais quelle part doit-il leur accorder au moment de l'écriture ? Comment prendre en compte ce jeu de miroirs entre soi et l'autre ?

Que l'introduction soit ou non le lieu choisi pour présenter des données, elle semble surtout être le lieu de la justification. En effet, pour que la thèse en question ne soit pas considérée comme l'énième « pavé » écrit sur tel ou tel groupe, le chercheur se doit de prouver la légitimité de ses années de travail. Chaque thèse doit apporter quelque chose de novateur, susceptible d'améliorer les connaissances dans son domaine. Le choix

26. Isabelle RIABOFF, *Le roi et le moine, figures et principes du pouvoir et de sa légitimation au Zanskar (Himalaya occidental)*, thèse de doctorat, Université de Paris X-Nanterre, département d'ethnologie, 1997.

27. Jacques EVRARD, *Toa Taua Tahu'a ou guerre et religion en Polynésie*, thèse de doctorat, Université de Paris X-Nanterre, 1997.

du sujet est le premier élément dont on cherche à rendre compte. La discipline ne disposant que de moyens tout relatifs pour vérifier son opportunité (à savoir les écrits antérieurs et la connaissance individuelle dudit terrain), seul l'argumentaire peut le rendre probant. Certains assoient le leur en invoquant le fait que ce sont plutôt les informateurs qui ont suggéré l'orientation à donner à la recherche : Philippe Erikson, par exemple, souligne que ses séjours prolongés sur le terrain l'ont amené à modifier considérablement sa problématique de départ. D'autres laissent entendre qu'ils ont établi préalablement leur problématique en fonction de leurs intérêts de prédilection et de la documentation existante (« trous » de recherche à combler, grande évolution d'un rituel ou de pratiques sociales) : Isabelle Daillant dit avoir « testé » lors d'un premier séjour la faisabilité de son projet en vérifiant que ses informateurs pouvaient parler librement de sujets parfois tabous dans certaines régions du monde, comme le devenir des morts. Éric Jolly présente, de son côté, un engagement personnel dans le choix de son sujet d'enquête : lutter contre l'image négative que l'on a du buveur africain dans un contexte de post-colonisation occidentale. L'angle d'attaque de l'étude d'une société reste personnel, mais dans quelle mesure doit-on écouter ses intuitions ? À l'inverse, jusqu'où doit-on se laisser faire par son terrain ?

Dans le même ordre d'idée, certains chercheurs justifient le choix de leur(s) lieu(x) d'enquête : villages tenus à l'écart de guerres civiles, lieux qui ont été visités par d'illustres prédécesseurs longtemps auparavant (et qui ont donc fort probablement connu des changements depuis), ou qui ne l'ont jamais été, hasard d'une rencontre, lieux réputés pour la pratique de tel ou tel rituel, insertion dans un vaste projet scientifique financé par une institution, aucun de ces motifs ne se ressemble. Pour effectuer une enquête de terrain, le choix d'une unité sociale restreinte, bien qu'il puisse comporter une part d'arbitraire, est censé permettre un éclairage sur la totalité. Surgit ici la question de la représentativité : comment circonscrire le terrain ? Et que signifie passer du local au global ? L'objectif est finalement de construire un discours qui puisse faire autorité à partir de données limitées.

Ce rapide survol des introductions de thèse souligne l'ambivalence des rapports entre l'auteur et son texte, entre l'ethnographe et ses informateurs, entre le « scientifique » et sa

méthodologie. En quelque sorte, nos travaux nous mettent en scène et procèdent en même temps de partis pris méthodologiques et intellectuels cruciaux en ce qu'ils déterminent, au bout du compte, l'objet de la recherche. En justifiant le choix de nos lieux d'enquête, nous en arrivons à poser le problème de la représentativité de nos données. En nous demandant comment présenter le contexte de notre étude, nous revenons sur la question de la pertinence des données qui n'ont pas un rapport direct avec notre problématique. En fait, quoi que nous écrivions, nous devons rester conscients de notre partialité.

Si la subjectivité du chercheur en ethnologie est inhérente à son travail, comment peut-il donc prétendre produire un discours qui fasse sens pour quelqu'un d'autre que lui-même ? Aucun chercheur ne gagne à faire fi de ce qu'il est, c'est au contraire la touche personnelle qu'il apporte à l'édifice des connaissances qui permet d'enrichir celui-ci. Philippe Descola, à la fin des *Lances du crépuscule*, revient sur ce que d'aucuns considèrent comme un problème : « Évoquer cette épreuve réflexive que tous les ethnologues ont traversée ne revient pas à pratiquer l'apologie de la subjectivité comme mode de connaissance. [...] C'est probablement la subjectivité même de notre démarche qui lui assure une portée plus vaste. »[28]

*

* *

Afin de rendre compte des préoccupations qui ont été les nôtres durant cet atelier, nous nous proposons de présenter maintenant les problèmes soulevés au cours des séances de l'année 1997-1998. Au final, c'est en partant de l'écriture, en concentrant notre attention sur « l'envers du décor », que nous avons été amenés à mettre le doigt sur un certain nombre de nœuds méthodologiques de la discipline; l'ordre dans lequel ils sont présentés ici semble répondre à la logique même du travail de l'ethnologue.

L'exposé de nos premiers jets, qui se souciaient peu de réflexivité, a montré que, en général, ce qui faisait problème n'était pas ce à quoi nous nous attendions : chacun venait présenter des données plus ou moins élaborées, soucieux de leur cohérence et de leur présentation, et repartait avec des interrogations multiples sur les conditions de leur production ou leur

28. Philippe DESCOLA, *Les lances du crépuscule* (Paris, Plon, 1993), p. 439.

valeur. Ce qui était de l'ordre de l'acquis pour les uns apparaissait, à l'évidence, appartenir encore au domaine du discutable ou du contestable pour les autres. Ce qui avait trait à la présentation pour les uns relevait du problème de fond pour les autres. Impossible de se retrancher, ici, derrière une sécurisante spécificité de terrain — qui aurait donné lieu à une superposition, curieuse en même temps qu'infructueuse, d'expériences variées dans le style : « *Chez moi*, c'est comme ci... » À ce titre, la plupart des points présentés ci-après portent encore la mention « à débattre ».

La discussion collective de nos travaux de recherche au sein de l'atelier a montré en effet que la plupart de nos difficultés ont trouvé un écho en chacun de nous. Plus encore, les questions des uns, une fois mises à plat, sont inévitablement devenues celles de tous : difficile, après avoir débattu pendant trois heures de la place et de la forme à donner à l'histoire dans nos productions, d'éluder le sujet lorsque vient notre tour d'y être confronté. En retour, ces confrontations toujours renouvelées sont venues enrichir le débat. Si donc les paragraphes suivants prennent la forme de questionnements, c'est qu'ils rendent compte de doutes qu'il nous faudra bien trancher lors de la rédaction finale de la thèse. Ne doutons pas qu'elles se répondront les unes les autres et qu'elles sauront apporter des éléments de réponse mieux élaborés.

L'ethnographe dans la construction du sujet

Comment rendre compte dans la thèse de la présence de l'ethnologue ? Ou plus encore, comment énoncer la construction simultanée de l'ethnologue et de son objet de recherche ? Dans son étude d'un laboratoire scientifique japonais, Sophie Houdart a pu constater qu'elle était tenue pour une pièce parmi d'autres du dispositif qui permettait aux scientifiques d'affirmer leur propre spécificité, ainsi que celle de leur laboratoire : « Nous ne sommes pas un laboratoire japonais comme les autres », « Nous ne sommes pas japonais ». Dans un tel cas, l'objet de la thèse s'en trouve redéfini : la « pratique de l'altérité » devient un vecteur d'analyse nouveau. Étudiant la transposition d'un sanctuaire chrétien d'Oran (Algérie) à Nîmes (France), Michèle Baussant a été confrontée à la violence d'une

histoire — la guerre d'Algérie et le départ des « pieds-noirs » pour la France — qui se déclinerait sans cesse sur le mode de la répétition : le quartier, jadis construit pour loger les rapatriés, et qui abrite actuellement le sanctuaire, est quotidiennement vécu comme dangereux et nombre de pieds-noirs vivent dans l'angoisse de le quitter. Dès lors, quelle place peut avoir l'ethnologue entre cette part de réel et d'imaginaire qui lui est donné de côtoyer ? Et comment rendre compte de cette mémoire intransmissible que les pieds-noirs disent ne pas pouvoir donner en partage à quiconque, y compris à leurs enfants ? Dans la mesure où l'ethnologue est *pris* au moins autant qu'il prend, et dans la mesure où, comme ici, sa présence *sert* à la construction de l'identité des acteurs, il ne peut faire l'économie de l'explicitation des relations entretenues avec eux. Du point de vue de l'écriture, cela suppose la présence d'un « je » narratif qui semble seul permettre de rendre compte des phénomènes d'interaction.

La gestion des données

C'est avec Nicolas Sihlé que nous avons eu le sentiment de briser un des tabous des ethnologues — parce que les tabous ne sont pas l'apanage des sociétés sur lesquelles on se penche... — en pénétrant dans les sacro-saints cahiers de terrain. À cette occasion, nous (re)découvrions tous avec surprise et enthousiasme qu'il existait des moyens d'organiser les notes de manière intelligente et intelligible. En plus de ses carnets, Nicolas a mis sur la table ordinateur et logiciel pour nous parler de la gestion informatisée des données de terrain. Partant de la constatation selon laquelle l'expression même de « données de terrain » suggérait à tort un caractère fixe et immuable, il nous a présenté des méthodes de gestion appropriées à la nature essentiellement dynamique des données. Parce que l'on oublie trop souvent qu'il y a « une vie après la thèse », les données sont la plupart du temps utilisées dans la seule perspective de ce travail ; la question de leur exploitation au-delà est souvent éludée. Nicolas nous a convaincus, s'il en était encore besoin, que l'outil informatique est le meilleur moyen pour consigner ses données, les exploiter autant que faire se peut, et les conserver; il nous a surtout permis d'envisager un système qui soit approprié à nos

terrains et nos sujets spécifiques, ainsi qu'à nos propres capacités à manier l'informatique !

L'évolution de la problématique de thèse après l'enquête de terrain

Marie-Pierre Bousquet est rattachée à deux institutions différentes, l'une en France et l'autre au Canada, qui divergent quant à la manière d'aborder un même terrain et quant à la manière d'en rendre compte. Dans un texte écrit pour l'occasion, elle nous montre comment la problématique et la manière de l'exprimer peuvent convenir à l'une et déplaire à l'autre. Comment aussi fonder une thématique originale lorsqu'elle concerne une société réputée classique en ethnologie ? Finalement, où peut-on parler, dans la thèse, de la construction et de l'évolution de la problématique, souvent présentée comme une donnée immuable qui à la fois précède et suit le terrain ? Faut-il rendre visibles les mécanismes complexes et les déambulations qui ont conduit à l'élaboration du mémoire ?

Le problème de la comparaison en ethnologie

Le comparatisme est constitutif de la pensée anthropologique, même si son usage est rarement discuté. Dans le cas de Sophie Houdart, la comparaison de deux laboratoires scientifiques, l'un installé au Japon, l'autre en France, n'est pas l'objet central de la thèse, mais en est un outil : dans quelle mesure la comparaison peut agir comme un révélateur ou un instrument de mesure permettant de mettre en lumière les points cruciaux de l'étude menée au Japon ? Et comment alors justifier qu'on examine certains traits et qu'on en laisse d'autres dans l'ombre ? Peut-on se soustraire à la lourdeur des mises en contexte ? Dans le cas de Christine Balland, la comparaison de deux communautés juives originaires de Tunisie, établies l'une en France, l'autre en Israël, est précisément ce sur quoi elle porte son regard. Outre qu'il faille justifier la sélection des éléments de comparaison, comment simplement présenter celle-ci ? Comment passer d'un simple balancement d'un point à un autre à une véritable analyse comparative ?

Les données historiques en ethnologie

Les extraits de thèse qu'Adeline Herrou a regroupés pour l'occasion soulevaient deux problèmes. Le premier concernait l'écriture synthétique : « Peut-on proposer un historique qui ne soit pas truffé, et par conséquent alourdi, de références bibliographiques ? » Comment, par conséquent, présenter des données historiques ? Faut-il prendre le parti d'une introduction de type monographique consacrée à la présentation géographico-historique du terrain, dans laquelle on rend compte d'un savoir global ? Ou bien se limite-t-on à la présentation des seules données qui serviront son propos ? Le second problème avait trait aux sources : quel usage l'ethnologue — non historien — peut-il faire de données historiques que les historiens, eux, mettent au centre de leurs interrogations ? Comment, en outre, gérer l'histoire récente, celle de la Révolution culturelle chinoise par exemple, pour laquelle on ne dispose que de matériaux bruts ? Le problème est dans bien des cas de savoir si l'ethnologue se doit de *faire de l'histoire* ou plutôt d'*analyser un discours sur l'histoire*.

La transcription de discours formalisés

Nous avons ensuite abordé avec Katia Boissevain le problème des discours formalisés : comment rendre dans la thèse la transcription d'entretiens durant lesquels sont récitées, chantées, psalmodiées des histoires de saintes, et à quelle fin les utiliser ? Comment conjuguer lisibilité et multiplicité des versions : texte en arabe (est alors évoquée la question du logiciel), traduction littérale, et traduction littéraire ? Comment conserver la valeur informative d'un texte que l'on analyse *en soi et pour soi* ?

Lectures critiques

Alexandre Soucaille et Nicolas Sihlé nous ont tous deux donné à lire des textes écrits à des fins spécifiques, autres que celle de la thèse. De formes différentes, puisqu'il s'agissait dans le premier cas d'une entrée de dictionnaire, et dans l'autre d'un texte destiné à être lu lors d'un colloque, ces documents devaient répondre à des critères précis. En premier lieu, ils

devaient nécessairement tenir compte d'un cadre spatial (les dix pages de l'entrée du dictionnaire) ou temporel (intervention de vingt minutes au colloque). En second lieu, comment, en fonction du public auquel on s'adresse, sélectionner les données importantes ? Comment les organiser ? Comment, compte tenu de ces limitations, jongler entre précision et généralisation ? Les concepts et les problématiques abordés sont généralement de taille : comment les faire tenir dans « l'espace-temps » imposé sans les réduire, voire les déformer, affreusement ? Comment effectuer sans dommage ce saut de géant entre la profusion d'une thèse et la concision d'un article ou d'une intervention à un colloque ?

L'écriture d'un monstre... et après

C'est Thierry Wendling qui est venu inaugurer notre formule de « séminaire-invité ». Conformément à l'objectif que nous nous étions fixé, à savoir l'élucidation (lente mais progressive) des mécanismes de « production » d'une thèse, il a retracé pour nous les étapes qui l'ont mené à l'écriture de sa propre thèse. À partir de ces objets finis que sont les articles publiés, objets conçus comme des « points de passage importants » qui mènent au mémoire, il nous a parlé du travail de l'ethnologue : écrire et parler. La description des conditions matérielles, rarement évoquées (de l'importance d'écrire des articles à des fins intellectuelles, mais aussi de celle de les publier à des fins carriéristes !), a bien à propos complété le panorama que constitue l'écriture d'une thèse. Et parce que nous étions tous préoccupés de savoir s'il existait bien « une vie après la thèse » et laquelle, nous avons assailli notre invité de questions sur la participation aux colloques, les éditeurs, les concours du CNRS et le recrutement des maîtres de conférences, les serveurs Internet, le plan de thèse, le jury, l'observation participante... ! Sa contribution, cependant, ne s'est pas arrêtée là. Il a accepté de discuter avec nous du parti pris méthodologique qu'il a adopté au cours de sa propre étude sur les joueurs d'échec, qui faisait volontairement la part belle à l'observation silencieuse et laissait, de manière tout aussi volontaire, l'analyse des discours comme une ressource secondaire. À lui, donc, merci de s'être de la sorte prêté au jeu qui consiste à débattre de l'envers du décor...

*

* *

Des pages et des pages de notes ont été écrites sur les points que nous venons d'évoquer. Nées de problèmes rencontrés à différentes phases du travail tant de recherche que d'écriture, elles ne se prêtaient pas forcément à une reformulation en vue d'une publication. Au bout du compte, seuls quatre articles paraissent dans ce numéro d'*Atelier*. Il va sans dire qu'ils sont, tout autant que les interventions qui n'ont finalement pas quitté l'intimité de la salle des doctorants, le fruit d'une réflexion et d'une élaboration collective. Ces efforts partagés, la richesse des discussions suscitées, appellent une dernière remarque : quel dommage que les thèses ne puissent être élaborées collectivement!